

331

CH

FRANCE. — XVII^E SIÈCLE

LES PAYSANS.

Jacques Stella, peintre français, contemporain de Nicolas Poussin et de même école, a tracé toute une suite de scènes villageoises qui nous a été transmise par les gravures de sa nièce C. Stella, dont l'œuvre se classe parmi les gravures des maîtres. Les fragments des tableaux auxquels nous empruntons nos exemples montrent que l'évolution du costume était encore lente parmi les populations rurales ; plus d'une pièce y porte toujours le cachet du moyen âge.

Les Bucoliques de Stella confirment le dire d'Ammien Marcellin, qui, après avoir voyagé dans toutes les parties de l'empire romain, déclare n'avoir rencontré nulle autre part au même degré ce qu'il vit dans la Gaule : « Aux champs comme à la ville, le Gaulois et la Gauloise soigneusement peignés et lavés, toujours propres dans leur mise ; le plus pauvre ne se faisant point une excuse de la misère pour se couvrir de haillons. »

Le rural du dix-septième siècle fut cependant le plus avili de l'histoire de France ; il en demeure le plus effacé.

On avait vu, au treizième siècle, les campagnes poursuivre avec autant d'énergie que les villes l'œuvre de l'affranchissement. Les paysans, libres et riches, ayant de leur valeur un très haute opinion, étaient alors des gens, « sachant parler et s'entretenir avec leurs seigneurs ; » aux jours de fête, ils étaient parés d'habits somptueux, « pareils à ceux dont on faisait usage dans les palais, » dit Quicherat.

Depuis ce temps, ils avaient eu à traverser les guerres, les invasions, les inventions de la fiscalité, les entraves du régime administratif ; pendant les quatorzième et quinzième siècles, ils se maintinrent cependant à un certain niveau ; au seizième siècle ils se trouvaient remis à la chaîne, et devenaient décidément l'objet du mépris des autres classes, lorsqu'on les vit, avec les gens de métier, ravalés au-dessous même des laquais, auxquels l'édit somptuaire de 1549 permettait l'emploi d'agrèments de soie ou de velours dans leurs costumes qui devaient être de drap, tandis qu'aux gens de la terre et à ceux des métiers, cette ordonnance interdisait absolument la soie, même accessoire ; ce qui fut exécuté très rigoureusement.

La *Chanson du Laboureur*, qui se chante encore en Forez et en Velay, consacre vraisemblablement ce souvenir :

Le pauvre laboureur est tout décourtisan.
S'est habillé en toile comme un moulin à vent.

Le gros de la nation ne gagna rien au rapprochement de la classe éclairée et de la classe élevée, qui a donné naissance à la brillante société française de l'ancien régime, et qui demeure le fait le plus saillant de l'histoire des mœurs au dix-septième siècle. Loin de là, les classes inférieures laissées complètement en dehors du mouvement des esprits, de plus en plus misérables, à cause de l'accroissement continu des charges publiques, devinrent de plus en plus grossières. Irrévocablement vouées à la serge et à la bure, dès après Henri IV, on les avait vues descendre définitivement. D'une génération à l'autre, il n'y a plus de changement pour les paysans; on les voit habillés tous et toujours de même pendant le siècle.

Les pilleries, le meurtre pour le plaisir de tuer, commis par la soldatesque dont Callot a laissé les tableaux navrants, les justices prévôtales avec leurs pendaisons sans nombre de gens *branchés* aux arbres des chemins, dont M^{me} de Sévigné parle avec une plume si légère, tout avait contribué à reléguer le paysan à un plan dont il ne devait commencer à se relever que sous Louis XV, grâce à la propagation des idées de philanthropie et au goût dont un certain nombre de grands seigneurs s'éprirent pour l'agriculture, établissant des écoles dans beaucoup de villages.

« On travaille beaucoup en France, dit M. E. Reclus, de tout temps les populations y ont été laborieuses, même quand elles peinaient pour le compte d'un maître. » C'est à cette habitude du travail que l'on doit attribuer le bon état de propreté des campagnards montrés par Stella.

Les deux enfants assis au premier plan de la travée supérieure de notre planche sont empruntés à une scène de vendange. Le garçon est jambes et pieds nus, la petite fille est chaussée de bas et de souliers. Chacun d'eux tient un couteau en main et un bâton, sur lequel il marque d'une taille chaque baquet de raisin apporté.

La commère assise près d'eux, sur une chaise basse, est la fermière; elle tient en main un lien pour botteler la paille. Près d'elle, sa petite fille avec sa poupée, et la fille de ferme avec sa quenouille. Au delà, le berger conduisant son troupeau; il porte sur l'épaule la *houlette* en spatule, pour jeter les mottes de terre aux moutons qui s'écartent; la *houlette* en forme de petite pelle, pour lever les oignons des fleurs; la *houe*, pour renverser la terre en la tirant vers soi. Le tonnelet, suspendu à ces instruments, est celui du vivandier du moyen âge, et avoisine la *panetière* en forme de sac.

Le moissonneur et la botteleuse qui tient sa jupe pour prendre des perdrix, sont jambes et pieds nus; une femme aussi peu et aussi court vêtue est une de ces visions qui évoquent le souvenir du célèbre passage de La Bruyère :

« L'on voit certains animaux, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent; ils ont comme une voix articulée, ils montrent une face humaine, et, en effet, ils sont des hommes. »

Les filles de ferme, jambes et pieds nus, se rencontrent encore en bien des provinces européennes. Quant au moissonneur, il était d'un usage, assez général au moyen âge, de se dépouiller des chausses pour certains travaux, par exemple pour faucher et moissonner.

C'est un tabellion que l'homme assis sur un banc et écrivant sur son genou. Son costume ne comporte aucune distinction professionnelle; il inscrit les conditions du contrat dans une scène de fiançailles.



FRANCE XVII^E SIECLE

FRANCE XVIITH CENTY

FRANKREICH XVII^{TES} JAHR^T

CH

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{IE} PARIS

Vierne del.

Le cortège nuptial se rendant à l'église compose la travée au-dessous. La mariée a la chevelure libre et flottante de la vierge du moyen âge, avec une petite couronne et un petit bandeau, liés l'un à l'autre, et qui paraissent formés de perles.

La dernière rangée comporte un couple de jeunes gens sautant gaiement au son du pipeau, en cheminant le soir pour regagner la bergerie. Les six autres se livrent à la *danse en branle*, au son des chalumeaux.

Chacun dans cette danse,
Mène le branle tour à tour.

Aucun des souliers que l'on voit portés ici, n'a le talon haut en usage dès les dernières années du seizième siècle; la semelle, selon le mode ancien, a seulement une épaisseur plus grande sous le talon du pied, et allant décroissant vers l'avant. Les hautes guêtres sont les fourreaux de jambe en cuir, en feutre ou en toile, que les Gallo-Romains portaient, qui reçurent tour à tour les noms de *gamaches*, *garravaches*, *calzar*, et que la chanson du laboureur citée ci-dessus appelle encore des *arsoulètes* :

Faut faire des arsolètes de toile de métier,
Pour empêcher la terre d'entrer dans vos souliers.

On peut signaler ici, comme parmi d'autres populations rurales de l'Europe, moins d'empressement pour les modes nouvelles du côté des femmes que du côté des hommes. C'est ainsi, qu'avec leur corsage coupé en carré, généralement, selon le goût italien du seizième siècle, toutes les tailles de ces paysannes restent courtes après que les dames avaient donné l'exemple de tant serrer et prolonger les leurs. Aucune d'elles ne porte les *mancherons* qui sont rares dans la toilette des hommes, mais enfin qui s'y rencontrent, la plupart ayant au moins l'épaulette qu'aucune des femmes ne montre.

Les robes étaient de drap, de serge ou de futaine, et de couleur unie, le plus souvent. La paysanne n'y avait jamais de queue; lorsqu'elle en relevait la jupe, c'était à l'aide d'un cordon que l'on ôtait pour monter à cheval. Elle enfourchait la monture, à l'instar du cavalier.

La chevelure sous la résille était encore la coiffure en cheveux de la fille du moyen âge. Le fichu en marmotte était la coiffure de la matrone, qu'après un certain âge prenait la fille qui ne s'était point mariée.

Le tablier blanc faisait partie de l'habit de travail, et aussi de la demi-toilette. Ouvré, dentelé sur les bords, il était d'apparat; la mariée et les dames de la noce, et même les petites filles le portent.

Les hommes font encore fort peu usage des boutons; ce qu'on leur voit surtout pour fermer leurs vêtements ce sont des cordons; la plupart portent la saye ou le *sayon*, court, serré à la ceinture, fendu sur les côtés. La cape était écourtée; les chapeaux étaient en paille ou en feutre, selon la saison. Les pâtres mettaient généralement par-dessus leurs habits un sarreau de toile, la *sorquenie*, devenue la *souquenille*.

Les paysans que l'on voit ici sont les pères de ceux dont la niaiserie a tant réjoui nos ancêtres, à l'époque où Jacques était devenu Jacquot, et où Piarrot, fils de la terre française, ne savait plus parler la langue de son pays.

« Monsieur Blaise, on m'a dit que vous aviez besoin d'un berger.

— Ça est vrai. Je chassais hier le nôtre, parce que c'étoit un fripon qui se mêloit de guablerie. » Monsieur Blaise, selon le *Théâtre de la Foire*, c'est le fermier. « Il me semble que j'avons un certain air relevé, qui doit faire connoître qui je sommes. » (*L'Obstacle favorable.*)

Ayant étudié en Italie, peintre de Louis XIII, logé aux galeries du Louvre, Stella n'eût pas été de son temps si, en peignant le rural français, il avait oublié Virgile, et s'il ne l'avait modelé sur les idylles de Théocrite. Son homme de la terre est, en quelque sorte, le paysan officiel d'un siècle pendant lequel, et à l'exemple du roi, on semble n'avoir pas voulu connaître la réalité pour ce qui concernait les campagnes. Stella n'indique que par un seul trait la misère de leurs populations : le trou qu'il met au coude de son tambourineur dans le cortège nuptial. Le succès de ces scènes pastorales fut tel au dix-septième siècle et même pendant la première partie du dix-huitième, que les planches usées de C. Stella furent gravées et regravées de toutes les façons. Basset les divisait en séries de quatre saisons pour en faciliter le débit, les vendait enluminées en y ajoutant des quatrains de la dernière platitudo, pimentés quelquefois de quelque intention polissonne. Les Bonnart en usèrent de même dans leurs éditions réduites. Les gens des villes semblent avoir été alors comme le roi ; ils croyaient que c'était là le paysan. La sincérité de l'artiste sous le rapport des choses typiques du costume nous rend cependant intéressants ces tableaux dont la forte rusticité devait se trouver métamorphosée par les mains enchanteresses de Watteau, avec le pimpant menteur et franchement invraisemblable que l'on connaît. C'est alors un autre Thélème et une autre Tempé, qui trouvent une nouvelle expression dans les indiscretions de la jupe écourtée et des fichus mal attachés de Boucher, et qui font du hameau rustique la singulière Cythère dont la Pompadour fut la reine.

Voir pour le texte : Quicherat, Histoire du costume en France. — MM. H. Gaidoz et E. Rolland, Mélusine, 1878 ; Paris.

